

Arts plastiques à la Grande Salle de la Place des Arts de Montréal

Jacques Folch-Ribas

Number 35, Summer 1964

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/58462ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (print)

1923-3183 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Folch-Ribas, J. (1964). Arts plastiques à la Grande Salle de la Place des Arts de Montréal. *Vie des Arts*, (35), 16–21.

Chaque plume de cet oiseau, c'est une portion de cylindre faite d'une feuille de bronze, et s'achevant en fines gouttelettes de métal, dorées comme de l'or fondu.

Parfois, au milieu des plumes bien rangées côte à côte, d'étranges fleurs s'épanouissent: des boutons de rose, ronds, gonflés de pétales comme des roses-des-sables, ou encore carrés superposés.

Sur chaque plume, le métal se tache de cercles de couleur vieil-or, légèrement violacés: traces du passage du feu, brûlures, douleurs, accidents d'une vie mouvementée (blessures?).

Dès que l'on s'écarte un peu, on ne les voit plus. On ne voit plus que d'immenses ailes. Des ailes partout, écartées, affinées, écartelées, tendues comme des rayons. Le noyau d'où ils jaillissent, c'est un noyau béant, crevé comme un cratère, vidé de toute sa violence qui s'enfuit dans toutes les directions.

D'élégantes têtes se tendent vers l'azur. Travaillées, douces, minuscules, dressées attentives, elles surveillent tout; l'œil minuscule, rond, mobile, elles guettent le danger ou la proie.

Ce sont trois oiseaux portant peut-être leur stupide progéniture sur leurs ailes. Ils planent, sûrs d'eux, se frôlant, plumes contre plumes, se touchant, s'épaulant, emplissant tout le ciel.



Julien Hébert. Murale d'aluminium moulé, située le long de l'escalier menant au grand foyer. 20 x 12 pieds.

Louis Archambault. Sculpture en bronze soudé située, dans le grand foyer. 9 x 50 pieds.



Le grand foyer, côté jardin, avec ses portes donnant sur la terrasse, et les entrées à la salle, surmontées des tympans de Bonet.

ARTS PLASTIQUES À LA GRANDE SALLE DE LA PLACE DES ARTS DE MONTRÉAL

par Jacques FOLCH

La participation des artistes canadiens à la construction de la Grande Salle de la Place des Arts de Montréal est un succès. Nous laisserons cependant le lecteur juge de l'intégration de l'art à l'architecture. Certaines textures qui avoisinent les œuvres d'art, certaines formes et certains espaces qui leur sont offerts, en disent long sur la difficulté qui existe à intégrer les deux choses. Il reste que nous pouvons être fiers de sculptures comme celle de Anne Kahane, magnifique et subtile pièce d'acajou, ou celle de Hans Schlee, aux formes pures qui donnent au marbre une légèreté de ballerine. Fiers aussi de toutes les autres œuvres dont nous vous présentons quelques-unes, accompagnées d'un essai de description parodique.



**Micheline Beauchemin. Tapisserie
crochetée située au-dessus du bar
(côté jardin). 8 x 19 pieds.**

Toute laideur fondue, noyée, perdue, submergée par l'éloignement et le flot de lumière qui tombe sur la terre, nous survolons les surfaces d'un monde embrasé de beauté. Nous sommes loin, très loin, très haut, et — sous nos yeux émerveillés — se déroule la lutte. Lutte entre la lourdeur, l'épaisseur, la grossièreté, la brutalité des choses, et la ténuité — comme un tulle que le vent déplace et épouse — de la lumière qui transforme tout.

Très loin en dessous de nous se distinguent, se soupçonnent plutôt, les montagnes lourdes, couvertes de maquis en fleurs, velues d'inextricables floraisons violacées de gentianes (ou de bruyères peut-être?). Pourpres, épaisses, romantiques, terribles et un peu dérisoires. Ou encore les massifs montagneux enveloppés d'arbres aux frondaisons mêlées — l'on ne peut distinguer à cette hauteur



l'emplacement des troncs. Les feuilles serrées absorbent toute la lumière, aspirent la lumière, emmagasinent la lumière. Celle-ci nourrit la verdure.

Entre ces immenses volumes épuisés et dormants, des vallées serpentent lentement. Ici, la lumière distribue des fleurs au hasard, elle se décompose en paillettes. Une lave de perles roule, coule, lentement au fond des vals, en couches superposées qui finissent par atteindre, par venir lécher même, les premiers contreforts des hauteurs.

Il y a de ces vallées-là dans lesquelles un peu de vie apparaît: de dérisoires taches humaines, peut-être construites — mais vues de si haut elles ne sont qu'esquissées — comme des témoins ridicules des prétentions et des agitations des hommes. Elles aussi (ces taches), l'espace les estompe, les recouvre, les étouffe de paillettes.

Robert Lapalme. Tapisserie (tissée à Aubusson) située au-dessus du bar (côté cour). 20 x 10 pieds "Orphée chez Dionysos".



Iunnunkpuk — Chasseur de phoque, sculpture située dans l'entrée. 24" environ de hauteur.

L'animal fabuleux représente à lui seul toute la nourriture, toute la graisse, toute la chair, toute l'huile de la vie — et cet animal absent est partout présent — il est dans l'objet de sa capture, dans la forme de son chasseur, dans les yeux qui le guettent.

C'est un soudeur aux mains rugueuses, tendues, portant le travail (et lunetté de fer?). Il tend, triture, masse ce cuir pour l'assouplir, pour lui donner la nervosité qui encerclera le phoque ou qui retiendra le traîneau. Les moufles sont pendues aux bras, près des mains nues, toujours prêtes à les réchauffer. Le vêtement enveloppe tout, fond les formes dans le mouvement. Les chairs emplies d'huile se boursoufflent, emplies de graisse, emplies de chaleur, craquantes de puissance.

Il s'applique, le sourire de la certitude aux lèvres. Il va tuer le phoque. Il le faut. Il l'affirme de naïve et presque incantatoire façon.



Alfred Pellán. Vitrail de vitres collées (exécuté par Art Kaleiray) situé au-dessus du bar principal. 50' x 5'. "Musical Cosmos". Ektachrome de Harry B. Hollander.

Les planètes sont des cellules grouillantes de vie, ensoleillées au milieu des espaces noirs et vides. Les végétations s'y développent en tentacules vivants.

De minuscules morceaux de verre de couleur s'agglutinent, se superposent, et pourtant l'épaisseur n'est pas grande — mais on dirait que le sol est d'une profondeur insondable, que par l'effet de la lumière nous pénétrons jusqu'au cœur de la planète, jusqu'à son noyau grouillant de fusions et d'explosions volcaniques.

Nous sommes ivres. Ces millions d'éléments aux tons changeants mais tous très proches de l'or ou du sable, ils enivrent, comme enivre le cosmos dans lequel baignent les corps célestes. Des nébuleuses verdâtres se traînent langoureusement. Elles aussi, de près, sont des myriades de terres inconnues et fascinantes, faites de verres cassés qui tout à coup s'allument d'argenti ou jettent un rayon lacté — suivant que nous nous déplaçons un peu ou non le long de cette immense banderole de planètes. Et des animaux fous dansent au soleil; pendant ce temps, insouciant sur leurs petits mondes, d'étranges ballets colorés, se mêlent et se séparent, ivres de vie.



**Jordi Bonet. Sculpture céramique
située en tympan de porte. 10 x 3 pieds.**

Comme un monstre sumérien accroché au mur d'un palais, l'animal fabuleux s'accroche et se nourrit de terre séchée. C'est la chaleur sur la terre qu'il veut signifier.

Toute vie est larvée. Toute vie est cachée, recouverte de terre. Toute vie appartient déjà à la muraille, à la poussière des siècles, séchée et figée. Tout geste est pétrifié. La brute immonde, la bêtise incantatoire et presque déifiée, ce n'est au fond que cela: de dérisoires structures qui veulent paraître méchantes, hargneuses, dressées, viriles, et ne sont déjà que membres gangrenés, rongés, lavés par le soleil et les ans.

Détail de "La fécondité".

Ce sont les objets de la nourriture, assiettes, pots, bols, plats ou urnes, qui déterminent l'image de cette femme étendue, bras écartés, comme offerte au plus fort de son éternelle tâche, pitoyable et sereine.

La couleur pure, révélée par le four, s'accumule au fond des cratères. La richesse indicible des glaçures, ou encore les sourdes possibilités des mats — tout est prêt, tout semble vouloir jaillir comme la vie.

La tête est lente, fatiguée. Une coquetterie ou une pudeur se réfugie dans les cheveux et dans la coiffe. D'étranges bleus viennent seuls adoucir la matière lourde et sèche de l'ensemble. De cette gisante, tout peut naître, tout est en gestation.

